

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

MIQUEL BARCELÓ

« JE N'AIME QUE LA TERRE ET LES PIERRES »



L 13691 - 175 - F: 7,90 € - RD



LITTÉRATURE

La Libye perdue
d'Hisham Matar

CINÉMA

Bruno Dumont
« Je ne suis pas curé »

SCÈNE

Steve Reich, rencontre avec
un géant du minimalisme

FRITO

Rachida Dati, Sylvain Tesson, Geoffroy de Lagasnerie : bien rire en ce début d'année

PAR VINCENT JAURY

Un mot d'abord sur Rachida Dati, nouvelle ministre de la Culture. Macron aime les surprises. Il le prouve une nouvelle fois. Stupeur et tremblement du milieu de la culture. Il fallait voir le visage de l'ancienne égypte Chanel Anna Mouglalis apprenant la nouvelle. On aurait cru qu'elle avait vu Goebbels en chair et en os. En réalité, cette nomination est un feu de paille. Il ne se passera pas grand-chose au ministère. Le patrimoine semble l'intéresser. Je ne suis pas sûr qu'elle s'attaque à Bertolt Brecht, sait-elle même qui il est ? Tout au plus attend-on avec impatience les César, le spectacle risque d'être éblouissant. Une fois de plus. Nos amis du cinéma, enragés, hébertistes, Gracchus Babeuf en herbe, vont s'en donner à cœur joie. Cette année, ce sera Depardieu. Après 2 millions 357 mille articles à charge, le dernier coup de couteau sera donné. La machine gloutonne #Metoo a besoin d'un bouc sinon elle meurt. Il faudra en trouver un autre l'année prochaine : à qui le tour ? Parions aussi qu'il y aura un mot sur les morts de Gaza, le cessez-le-feu immédiat. Le *Bring them home* sera passé sous silence. Le parti antisémite LFI a fait du bon boulot.

Côté cour, tiens, Sylvain Tesson. 1200 génies de la littérature et de la poésie ont porté plainte. Pardon, ont signé une pétition. Il allait devenir Parrain du Printemps des poètes. Le collectif Woke entre en résistance. Les Jean Moulin, les d'Astier de la Vigerie, les Manouchian, les Daniel Cordier d'aujourd'hui ne s'en laisseront pas conter. Aux armes ! Tesson le fasciste doit être décapité. Chloé Delaume tire à boulet rouge sur les hétérosexuels, quels qu'ils soient. Sa misandrie est sans conteste. Hier, les Juifs, hier, les Noirs, hier, les homosexuels. Aujourd'hui le mâle blanc. Bravo Chloé. Là, Tesson cumule les casseroles, un homme, un blanc, un bourgeois, un facho. Il ne manquerait plus qu'il soit passé par Stanislas pour que la coupe soit pleine. *Libé* et *Mediapart* enquêtent. *No pasaran*. Le dernier livre de Sylvain Tesson, *Avec les fées*, est une merveille, *as usual*. Chloé Delaume faisait-elle partie de ces fées ?

Alors, Tesson facho ? Tout le monde le sait : ses livres regorgent de propos racistes, antisémites, homophobes, animauxphobes, transphobes, misogynes, et que sais-je encore. Céline, Drieu et consorts peuvent aller se rhabiller. On a trouvé meilleur. Mais comment, alors que tout cela relève du délit, arrive-t-il à passer entre les mailles du filet légal ? Antoine Gallimard, son éditeur, a-t-il un truc ? Un passe-droit ? Des entrées au ministère de l'Intérieur ? Et ces centaines de milliers de lecteurs, comment supportent-ils tant d'horreurs ? Tesson va démissionner, c'est sûr. Comment va-t-il s'en remettre ? Ce sera dur. Un poste si prestigieux.

On a bien ri aussi à écouter Geoffroy de Lagasnerie sur France inter, qui paraît-il, se méfie de Kafka. Ce pauvre Kafka, venu trop tôt au monde. Au fond un pauvre type, à écouter Lagasnerie. On aurait presque pitié de lui. Il n'a pas eu la chance de Lagasnerie, de lire les grands sociologues d'aujourd'hui. Alors comment peut-il dire quelque chose de juste, de fort, de neuf, sur le pouvoir, la société, ce pauvre Kafka ? C'est aussi simple que cela. Deux perles accompagnent ces propos : on lit pour dominer. Sous-entendu la bourgeoisie lit pour dominer. Sous-entendu Jean-Marie Rouart lit pour dominer. Car comme tout le monde le sait, il n'y a que des Jean-Marie Rouart qui lisent. De Dijon à Tourcoing, de Lyon à Vesoul, de Viglain à Puteaux : des Jean-Marie-Rouart à la pelle. Cette jeune fille, isolée dans sa chambre, qui s'évade et rêve grâce aux soeurs Brontë, Balzac, Dickens, Dickinson, pour échapper à ses parents alcooliques, lit par esprit de domination sociale, c'est sûr ! Quant à son idée que le problème de la littérature reste le personnage, qui ne peut, le pauvre, ne voir le monde que subjectivement, c'est-à-dire fausement, à travers ses petits yeux d'idiot, incapable de percevoir structures, superstructures, supersuperstructures, seules garantes de la Vérité objective, on reste coi. Lagasnerie hait la littérature.

Je n'ai pas eu le courage de lire son livre, c'est vrai. Tant de bons livres ; et les heures passent.



P. 22
HISHAM MATAR



P. 56
BRUNO DUMONT



P. 70
STEVE REICH



P. 98
MIQUEL BARCELÓ

SOMMAIRE

N°175 FÉVRIER 2024

- 03 News
- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec **Virginie Bloch-Lainé**
- 08 Coup de Gueule
- 10 Chronique Débat ouvert de **Nathan Devers**
- 12 Chronique Book Emissaire d'**Eric Naulleau**
- 14 Chronique BD par T.H. de **Tewfik Hakem**
- 16 Révélations
- 18 En coulisse

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 L'interview : L'écrivain de la Lybie et de l'exil, **Hisham Matar**, se confie à *Transfuge*.
- 28 Sélection : Les 20 meilleurs livres de la rentrée.
- 47 Essais, docs

Page 54 | CINÉMA

- 54 Edito ciné
- 56 L'interview : **Bruno Dumont** sort un nouveau film, *L'empire*, entre science-fiction et loufoquerie.
- 62 Critiques
- 66 DVD, Cycle

Page 68 | SCÈNE

- 68 Edito scène
- 70 L'interview : Rencontre avec l'immense compositeur **Steve Reich**. Ses inspirations, son travail, son rapport viscéral à la musique.
- 76 Portrait : **Fouad Boussouf**, chorégraphe de son Maroc natal.
- 78 Reportage : Dans les coulisses de *L'Autre voyage*, autour de Schubert, à l'Opéra Comique
- 80 Critiques théâtre, danse, musique

Page 96 | ART

- 96 Edito art
- 98 Portrait : Une journée inoubliable dans la vie de **Miquel Barceló**, le magicien de la terre.
- 108 Reportage : Plongée dans le monde fascinant du chamanisme au Musée du **Quai Branly**.
- 113 Galeries
- 118 Expos

122 En route ! Va devant !

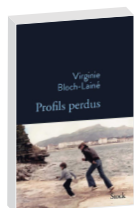
J'AI PRIS UN VERRE AVEC... VIRGINIE BLOCH-LAINÉ



PROPOS RECUEILLIS PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI
PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

Rendez-vous au café du Métro, place Maubert. Au cœur du fief Bloch-Lainé : la famille s'y est installée dans les années soixante : grands-parents, oncles, enfants, neveux passaient d'appartement en appartement. Cette histoire d'une grande famille française est au centre de *Profil perdu*, le livre sensible et fin de Virginie Bloch-Lainé. « Moi, je ne vivais pas là » précise-t-elle dans un de ses délicats sourires qui ponctueront notre entretien. Pourtant, c'est elle, l'écrivain, qui offre une autre face de cette famille de hauts fonctionnaires, le grand-père François fut l'une des figures de la Résistance et personnalité de la V^e République, le père, Jean-Michel, inspecteur des finances à son tour, travailla dans des ministères et dans la banque. Elle, la fille, vous la connaissez sans doute pour l'avoir souvent lue à la dernière page de *Libé*. Elle en est une des signatures majeures. Portraitiste, de talent et de nature.

PROFILS PERDUS
de Virginie Bloch-Lainé, éditions Stock, 222p., 19,90 €



Même si, m'explique-t-elle dans un nouveau sourire, personne n'est jamais content de son portrait, aussi laudateur soit-il. Dans ce roman, elle change de registre, et nous fait découvrir, derrière sa glorieuse généalogie, un monde à mi-chemin de *Vincent*, *François*, *Paul et les autres* et de Woody Allen. Au

centre, un père en pattes d'éph, à bande de copains. Un homme aussi solaire qu'intellectuel, père de quatre filles, marié plusieurs fois. Les événements de la vie ont mené Virginie Bloch-Lainé à écrire sur lui : « En 2021, je venais de perdre mon père, puis mon mari, et je me suis demandée vers quels hommes j'allais. » De ce père adoré, elle dérive vers les compagnons de son existence : un intellectuel dépressif, un urgentiste infatigable, autant de figures dessinées par cette portraitiste

« J'aime la force masculine, j'y perçois une faiblesse »

aguerrie. Très peu de femmes écrivent sur les hommes de leur vie comme elle le fait, créant une ascendance entre son grand-père, son père, ses compagnons, et son fils. « J'ai voulu que l'héritage passe. », reconnaît-elle avec hésitation. Mais n'est-ce pas aussi une manière de prendre à contre-pied l'époque, et de proposer une autre histoire de la masculinité à travers les générations ? « Je suis en colère lorsque j'entends toute la journée « masculinité toxique », je suis mère d'un garçon de dix-neuf ans, et je trouve ça très dur pour un adolescent, de devoir affronter ça en permanence.

Je pense que les hommes peuvent être à un juste milieu face au féminisme, comme l'était mon père. Il n'était sans doute pas féministe au sens politique du terme, mais il faisait tout chez lui, la cuisine, s'occupait de moi... » Elle ne regrette cependant pas les années 70-80, qui l'ont formée : « J'ai grandi dans l'idée que je devais prendre soin des hommes, qu'on était vite quitté, et qu'il fallait accepter beaucoup. Ça n'a pas facilité mes relations amoureuses. Mais j'aime les hommes. »

Même lorsqu'elle évoque des figures contestées à gauche, comme son ami Alain Finkielkraut, ou Jean Clair, c'est avec tendresse : « Je ne les ai jamais vus antipathiques. ». Puis elle ajoute, « Ce que j'admire chez les hommes, c'est qu'ils sont prêts à partir à la guerre. Mon père a fait l'Algérie, alors qu'il était contre cette guerre, et même mon fils me dit qu'il serait prêt à défendre l'Ukraine. Je peux dire que j'aime la force masculine. J'ai été très touchée par la résistance de mon père dans la maladie. Dans la force masculine, je perçois la faiblesse, l'enfant caché, et ça me touche profondément. » Et l'on se dit en la quittant ce soir d'hiver, que s'il eut fallu trouver un titre pour son portrait, nous aurions simplement choisi : « la femme qui aimait les hommes ».

Un parfum d'imposture dans le monde de l'art contemporain

Quelques réflexions sur les (im)postures actuelles dans l'art contemporain et une interrogation sur leur pertinence.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

A la question : « A quel moment vous avez su que vous souhaitiez devenir artiste ? », voici ce qu'il m'a été répondu : « On sait qu'on est un artiste à partir du moment où la société vous a reconnu comme tel et que le marché vous a validé ». J'ai failli tomber de ma chaise. Loin de moi l'idée de remettre en cause et de regretter le succès populaire de certains artistes ainsi que leur réussite sur le marché et de ne romantiquement plaider que pour les artistes maudits ou incompris mais cette réponse, par trop réductrice, me semble révéler une conception très médiatique, communicante – dont le corollaire est la pente glissante de l'opportunisme – et mercantile de l'activité d'artiste. Engendrant par-là l'élimination de la cohorte de ceux, peu ou non exposés, peu ou non primés. Cette réponse m'a été faite par un nouveau « chouchou » de l'art contemporain dont les installations monumentales sont plébiscitées par les institutions, jusqu'au plus haut degré de la commande étatique. Elles sont faites de textiles – c'est la mode – de néons et d'écritures à slogans – vus et revus – et ça a le mérite d'être spectaculaire, en un mot de « l'entertainment », nouvelle tendance de l'art contemporain. Dans cet atelier, j'ai eu droit à quarante-cinq minutes de discours verbeux sur l'idée d'un art pluriel, mixant les médiums, réalisé avec toute l'authenticité convenue par une cinquantaine d'artisans du monde entier. Ces derniers auront-ils droit de citer dans les cartels ? C'est le retour au savoir-faire écologique, souligne-t-on, mais qui prend l'avion

– il ne faut surtout pas en parler de ça, me chuchote-t-on – couplé à un budget colossal de production. Ironie de l'histoire, l'artisanat vanté – c'est aussi la mode ! – n'est possible que grâce à un « atelier » ayant intégré les murs blancs d'une société commerciale habitée par une noria d'assistants, le regard intensément fixé sur leurs ordinateurs. Je n'aurai eu droit de découvrir qu'une seule œuvre visible dans le vestibule. Les produits dérivés – tee-shirts et autres tote bags – s'empilent sur les étagères. On apprend que des « goodies » des œuvres seront même vendus dans la galerie durant l'exposition. Alors on s'interroge. L'artiste, repéré de prime abord pour sa créativité et son positionnement au croisement des cultures, ne vient-il pas de tomber dans la mise en scène remâchée d'un sentimentalisme universel qui ne veut rien dire et d'une bien-pensance conventionnelle dont le seul objectif est de plaire à tout le monde ? On peut ajouter que privilégier uniquement le jeu du marché peut entraîner l'alignement de l'art sur des injonctions sociétales, politiques ou économiques. Par exemple, quand la biographie de l'artiste s'inscrit dans le politiquement correct du moment. Ce biais, s'il avait au départ de louables intentions d'inclusivité et de désinvisibilisation, semble avoir pris le pas sur les questions de formes. Cela ne consacrerait-il pas un art bourgeois, pompier ? Par ailleurs, une galeriste sur la foire d'art contemporain Paris+

par Art Basel en octobre dernier me confiait justement que la pauvreté ou le systématisme formel des œuvres, telles que celles sous traitées ou issues d'un processus industriel, intéressent moins les collectionneurs : « Ils en ont assez de ces œuvres qui se ressemblent toutes. Ils veulent retrouver le geste de l'artiste ». Et peut-être aussi son courage visionnaire, sa manière d'être au monde en toute liberté, sans carcan ni programme. Un autre galeriste s'étonnait, lui, du succès des sujets sages et ronronnant de certains nouveaux tableaux, comme « complètement déconnectés de l'actualité ». La dernière Documenta de Cassel en 2022, manifestation pourtant pionnière et émérite de l'art contemporain, a reflété par exemple (pour la coquette somme de 42 millions de dollars) jusqu'à l'absurde et à la polémique un état de l'art qui ne s'intéresse plus aux formes, à l'ambition esthétique, mais uniquement aux artistes et à leur positionnement. Délétère ici puisque la manifestation fut entachée par une fresque contaminée de caricatures antisémites, ce qui a fait dire au critique d'art du *New York Times* Jason Farago que nous avons assisté à une réelle « rupture ». Ne plus s'intéresser aux formes, ne pas se plaindre de la médiocrité des œuvres, mène au non-sens. Le moment ne serait-il donc pas venu de se demander à nouveau, alors que le monde s'embrase et que l'histoire s'accélère, quelle est la définition de l'art et de l'artiste ?

CHRONIQUE

Déconstruire les mythes de l'IA

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

L'esprit artificiel, Raphaël Enthoven,
Editions de l'Observatoire, 192p. 19 €

Parmi les événements marquants de l'année 2023, il en est un qui est légèrement passé sous nos radars mais qui, à la réflexion, apparaît inédit, comme s'il émanait d'un roman de Houellebecq : du printemps à l'automne, une grève massive a frappé Hollywood. Cela ne s'était pas produit depuis les années 1960 – période où le cinéma redoutait l'apparition de la télévision – et, pendant plusieurs mois, la production de films a été complètement paralysée. Parmi leurs principales revendications, les scénaristes s'inquiétaient de l'introduction de l'intelligence artificielle dans leur profession : à supposer que l'IA puisse écrire des scénarios avec autant de créativité qu'eux, mais qu'elle le fasse à une vitesse démultipliée, leur métier ne serait-il pas menacé de disparition ? N'assistera-t-on pas, comme dans les travaux manuels, à un remplacement de l'humain par la machine ? Et ce remplacement ne s'étendra-t-il pas demain à d'autres disciplines : le droit, la médecine, le journalisme et, qui sait, la philosophie ?

Il y a deux manières de déconstruire le mythe selon lequel l'intelligence artificielle est susceptible de se substituer à la conscience humaine. La première consiste à mener une généalogie de l'IA, depuis sa naissance au moment du mouvement cybernétique jusqu'à l'invention de chatGPT en passant par les grandes heures du computationnalisme. Une telle mise en perspective, qu'on retrouve par exemple dans les travaux d'Hubert Dreyfus, reviendrait à montrer que l'intelligence artificielle repose sur un paradigme incomplet, une modélisation abstraite de l'esprit assimilant la cognition à de la manipulation d'information. Elle est un miroir que l'esprit humain se tend à lui-même pour mieux se comprendre, mais un miroir limité, qui ne réverbère que partiellement la vie mentale. Non seulement l'intelligence artificielle a des bornes, mais elle s'oppose à une limite de droit : rien, en elle, ne s'ouvre à la pensée.

Dans *L'esprit artificiel*, Raphaël Enthoven adopte la direction inverse : démystifier l'IA à la lumière de textes qui ont précédé son émergence. Au printemps dernier, c'est-à-dire au moment même où les scénaristes américains initiaient leur grève, il a défié chatGPT lors de l'épreuve de philosophie au baccalauréat. Résultat :

20/20 pour l'homme et 11 pour la machine. Sans appel. Mais comment expliquer que l'IA, elle qui sait répondre à tout, soit incapable d'écrire une dissertation ? Qu'est-ce qui, dans l'exercice de la problématisation, de la conceptualisation, en somme de la pensée, résiste à l'artificialisation de l'intelligence ? C'est cette question que Raphaël Enthoven soulève dans son essai. En digne baudelairien – il avait consacré une formidable émission au *Peintre de la vie moderne* –, il estime que l'interrogation « l'IA peut-elle remplacer l'esprit humain ? » n'a rien de spécifiquement contemporain.

Elle n'est que la déclinaison actuelle d'un problème intemporel, le dernier avatar d'une tension philosophique plus large, celle du face-à-face entre l'humain et la machine, entre le calcul et la candeur, entre le sentiment et la raison hypothético-déductive. Confrontation dont il montre qu'elle est déjà à l'œuvre dans des textes anciens. Le Pygmalion d'Ovide et le Golem du Maharal explorent la légende d'une vie factice, crée par le génie humain, et dont « l'art se dissimule à force d'art ». Le Platon du *Ménon* soutient que l'enseignement n'est pas une affaire d'information, ni d'une pédagogie qui se contenterait de gaver l'âme, mais de réflexion, à savoir d'une démarche active et autonome de l'esprit. Celui du *Phèdre*, bien avant les smartphones, se demande si l'écriture, en servant de béquille à la mémoire, ne risque pas d'aliéner l'intelligence vive de la pensée humaine. Dans la même optique, Leibniz affirme qu'il existe une différence irréductible entre les mécanismes du vivant, qui est un automate infiniment composé d'automates, et ceux de la technique humaine. De même, la beauté kantienne dépasse toutes les catégories du jugement de connaissance. Et le *Contre Sainte-Beuve* de Proust illustre avec éloquence la transcendance d'une œuvre par rapport aux conditions – aux inputs – qui ont déterminé sa création. Si Raphaël Enthoven propose de les relire en cherchant ce qu'ils disent de l'IA, c'est que tous ces textes, comme les « échos » de Baudelaire, en sont les « ancêtres inattendus » et développent, au fond, une question qui n'a pas attendu l'arrivée de chatGPT pour se poser : pourquoi la vie de la pensée humaine est-elle irréductible ?

CHRONIQUE

Tout doit disparaître

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

La Collection, Dominique Paravel
Serge Safran éditeur, 140p., 16,90 €

La Descente à la plage, Alexis de Moulliac
Buchet/Chastel, 160p., 17 €

Une certaine idée de la critique et même de l'édition tend à réduire un livre aux dimensions de son intrigue, de son *pitch* en français. En oubliant que la littérature commence ou s'arrête le sujet. Ce qui reviendrait à résumer le nouveau roman de Dominique Paravel à l'histoire d'un homme dont l'épouse disparaît soudainement sur une aire d'autoroute. À une variation sur un fait divers devenu assez banal puisque des centaines de personnes s'évaporent ainsi dans la nature chaque année – la valeur ajoutée ne tiendrait alors qu'à la veine insolite du récit, aux limites du fantastique. Car Gabriel officie en tant que conservateur d'un musée de troisième zone où il s'efforce de mettre en valeur quelques toiles de peintres mineurs. Au gré de ses déambulations entre pompe d'essence et cafétéria pour retrouver sa femme, il lui semble que les personnes de rencontre reproduisent les scènes des tableaux académiques sur lesquels il continue de veiller à distance. Mais l'intérêt de *La Collection* se situe sur un tout autre plan, dans une parenté avec les grands auteurs d'Europe centrale attachés à décrire d'un même mouvement la dissolution du monde et la désintégration d'une personnalité. « Gabriel n'avait pas vécu, il s'était simplement acquitté de la vie », est-il dit, fiasco existentiel moins perceptible à travers sa conscience qu'à force de notations sur un environnement où tout se défait, se dilue, se dissocie, se mélange et verse dans le chaos : « Quelle est, se dit Gabriel, cette intrication d'êtres peints et réels, de morts et de vivants ? » Il est question des puzzles en vrac qu'offrent au regard certaines compositions abstraites, de reliques en provenance de la basilique Saint-Denis dont l'addition échoue à reconstituer un corps entier. Totalité introuvable, anarchie des atomes : « Peu à peu entre le corps et le monde la limite se faisait poreuse, il était doucement absorbé dans le coussin, se transformait à son insu en un organisme hybride de chair et de tissu hydrofuge. » Les visages fondent et se confondent, l'humanité devient un défilé d'êtres interchangeables, le front intérieur cède sous les assauts : « Il n'était soudain plus aussi dense qu'avant, dans l'obscurité du corps les parties se dissociaient, revendiquaient une identité séparée et rebelle, il se découvrait constitué d'organes, de viscères, de tendons, d'os, un conglomerat mal ficelé

qui, tout doucement, foutait le camp. »

Un dernier mot à l'adresse des inconditionnels du *pitch* : la fin du roman est la plus inattendue qui soit.

Dario s'était pourtant juré de ne quitter sous aucun prétexte son bungalow isolé du reste de l'hôtel et moins encore pour se rendre à la plage : « La cuvette des chiottes de l'île. Des îles en général. Du monde entier. La source la plus attractive d'eau non potable, le carrefour de toutes les angoisses. Qu'il soit blanc comme à Porquerolles, ou noir comme à Stromboli, vous qui enfoncez vos pieds dans le sable, abandonnez tout espoir. » Seulement voilà, un robinet à sec et quelques bouteilles vides aperçues au réveil rendent nécessaire d'aller quérir de quoi se désaltérer – pépie fait loi. Tâche beaucoup plus difficile que prévu, ainsi que l'en a d'ailleurs prévenu le mystérieux Virgilio, gamin d'une dizaine d'années rencontré en chemin. Au sujet duquel un soupçon naît sans tarder dans l'esprit du lecteur. Ne faudrait-il pas plutôt le nommer Virgile ? Dario ne serait-il pas un nouvel Énée dont l'enfant nous instruit par avance des tribulations ? Intuition vérifiée tandis que *La Descente à la plage* déploie un dispositif proche de *La Collection*. Le monde s'écroule au ralenti, des pluies acides s'abattent depuis les cieux obscurcis par les fumées échappées du Stromboli et « le soleil n'a plus rien d'agréable, maintenant ce n'est plus qu'une grosse boule de feu. Il est d'ailleurs plus imposant, comme une météorite qui vient lentement s'écraser sur Terre ». Tandis que le personnage principal paraît se mouvoir dans une dimension parallèle, récit mythologique commandé par les règles de l'éternel retour ou fiction inspirée du solipsisme. A l'*Énéide* se mêlent des allusions à *L'Odyssée* et à *La Divine comédie*, Dario se met à parler le langage des prophètes : « Je deviens un émissaire du chaos, énième sbire du désespoir. Je deviens l'indésirable, je bloque les rouages avec un grain de sable. Mon visage se fend en deux, mes expressions se voilent. J'efface les frontières du malin et de l'astucieux. » La prose cède un temps la place à la poésie, Dario se dissout dans un fondu au blanc par-delà le temps et l'espace.

Mais à l'intention des amateurs du *pitch*, il serait tout aussi juste de dire qu'un drame familial se niche au cœur du premier roman d'Alexis de Moulliac.

CHRONIQUE

Oum Kalsoum, Paris Olympia 1967

B.D. PAR T.H.

PAR TEWFIK HAKEM



Kalsoum, l'arme secrète de Nasser Martine Lagardette
et Farid Boudjellal, Editions Oxymore

Dalida et Claude François avaient déjà fait plusieurs fois l'Olympia quand, en 1966, Bruno Coquatrix, le maître des lieux du célèbre music-hall parisien, leur annonce fièrement que la grande cantatrice Oum Kalsoum allait prochainement se produire dans son antre.

Les deux yéyés français d'origine égyptienne n'en reviennent pas : Oum Kalsoum, « l'Astre de l'Orient », « la quatrième pyramide d'Egypte », « Esset », vénérée partout dans le monde arabe, consent de venir à Paris et chanter à l'Olympia !

Pour l'Italienne du Caire et le blondinet d'Alexandrie l'annonce de la venue de la grande cantatrice égyptienne ne renvoyait pas seulement aux douces mélodies de l'enfance : Oum Kalsoum en concert à Paris, c'était aussi un événement politique. Il faut se remettre dans le contexte de l'époque comme on dit. Dix ans auparavant, la France, avec la Grande-Bretagne et Israël bombardaient l'Egypte, suite à la décision du président Nasser de nationaliser le Canal de Suez. Une décennie de frictions plus tard, le Général de Gaulle met en chantier sa fameuse « politique arabe de la France ». Il fallait avant tout se réconcilier avec le plus grand pays de la région, en mettant sa culture à l'honneur. C'est ainsi qu'est née l'idée d'accueillir au Petit Palais l'exposition à succès *Toutânkhamon et son temps*. Pour la première fois, le fameux masque en or du pharaon-star et les objets découverts dans son tombeau au début des années 1920 par les égyptologues Howard Carter et lord Carnarvo, allaient sortir du Musée d'Egypte !

Autre première de marque, Oum Kalsoum, à l'Olympia ! Les deux événements vont se négocier en haut-lieu.

Dans le rôle du soft-power de la France du G2G, Monsieur Olympia, Bruno Coquatrix, se rendant au Caire pour persuader Madame Oum Kalsoum de venir chanter à Paris, quoi qu'il en coûte, c'est le moins qu'on puisse dire, car la Diva et ses 40 accompagnateurs coûtent une blinde. Mais le symbole en vaut le prix ; pendant l'expo Toutânkhamon, le récital historique d'une quasi-

reine d'Egypte, la cantatrice qui fait battre le cœur des arabes, « l'arme secrète de Nasser », pour reprendre la formule du magazine *Time*.

En France, on fait bien les choses, l'année 1967 sera égyptienne avec que des immenses stars, mortes (depuis des lustres) ou vivantes (à jamais) ! Personne dans les états-majors du pouvoir, et encore moins dans les coulisses de l'Olympia, ne pouvait se douter alors qu'une guerre israélo-arabe viendrait sérieusement compliquer la donne...

Intrigues géopolitiques, glamour oriental et variétés françaises au menu. On pourrait avec ce sujet passionnant imaginer et réaliser une bonne série-télé à suspens, en doc' ou en fiction.

La bande-dessinée grand format de Martine Lagardette (scénario) et de Farid Boudjellal (dessins et couleurs), *Oum Kalsoum, l'arme secrète de Nasser*, prouve quant à elle, hélas, qu'un bon sujet, même bien documenté, ne suffit pas pour réussir une œuvre. Reproduire en dessins avec une précision de copiste les personnages historiques et les lieux emblématiques, d'après photos pour la plupart connues, n'aide en rien à les faire vivre en bd s'il n'y a pas de scénario solide à la base. Globalement déçu donc, mais néanmoins heureux d'avoir lu cette bande dessinée. Peut-être parce qu'elle nous laisse imaginer au fil de ses pages à quel point elle aurait pu être meilleure.



Trois jeunes artistes à suivre...

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Clara Bryon

La lumière se faufile. Rais de soleil ou baume scintillant sur un pan de mur, la lumière du jour est un mystère délicat qui donne aux lieux une âme et une vibration de couleur. Ce sont ces épiphanies que Clara Bryon (née en 1990) peint à la perfection. Ses détails d'architecture qui miroitent dans une huile scintillante et vaporeuse s'évanouissent avec grâce dans des abstractions de lumière presque ineffables. L'architecture du château d'Assas, au Vigan, dans le Var, hôtel particulier de XVIII^e siècle témoin du siècle des Lumières, en est sublimée, l'artiste ayant pensé ses toiles lumineuses ainsi qu'un film spécialement pour le lieu.

LUMIÈRES DU CHÂTEAU

Clara Bryon, jusqu'au 23 février, Château d'Assas, Le Vigan, levigan.fr

FAREWELL

Alex Ayed, jusqu'au 19 février, Open Space #12, Fondation Louis Vuitton, fondationlouisvuitton.fr

A CHANGE OF PERSPECTIVE

Ndayé Kouagou, jusqu'au 18 février, Frac Ile-de-France, Le Plateau Paris, fraciledefrance.com



Ndayé Kouagou, *A Coin is a Coin*, 2022 (video still) © Ndayé Kouagou

Alex Ayed

Exposition plutôt originale puisqu'il n'y a rien à voir, ou presque rien. Seule une antenne radiophonique au centre de l'espace nous raccroche à un contenu mystérieux. Fascination pour les grandes explorations maritimes, goût de l'aventure et du geste poétique, l'artiste franco-tunisien Alex Ayed (né en 1989, diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2015) s'est embarqué en mer et s'emploie à nous restituer des bribes de cette expérience. Nous parviennent des sons, des poèmes, des correspondances. Quelque part entre la mer du Nord et la mer Méditerranée, le récit d'un voyage fantasmé dessine les contours d'une œuvre conceptuelle et sensorielle.

Ndayé Kouagou

Est-ce un stand up, un jeu vidéo, un coach de vie ? Ndayé Kouagou (né en 1992) se met en scène et nous délivre sa vision de la vie à coups de mantras, d'injonctions choc nous incitant à être nous-mêmes, à nous libérer de nos émotions. Se moque-t-il des influenceurs ou en est-il un ? Tourne-t-il en dérision le langage de la communication et du marketing – dont il se sert – qui envahit nos espaces de dialogue ? Une chose est sûre, cet artiste autodidacte décrypte avec finesse et humour notre époque des selfies et d'Instagram. En se servant de ces outils de production de contenus, il invente un nouvel art pop.

« AWARE transforme la vision de l'art »

À l'occasion des 10 ans d'**Aware**, l'association œuvrant à la valorisation des artistes femmes, sa fondatrice **Camille Morineau** revient sur un parcours qui est aussi un engagement de vie.

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Nous sommes ici, au siège d' Aware, dans un lieu qui a une histoire symbolique.

Oui, il s'agit de l'ancien atelier de Marie Vassilieff, une peintre qui faisait partie du groupe cubiste et qui tenait ici une cantine entre les deux guerres où se retrouvaient notamment Picasso et Modigliani. Ainsi, on connaît surtout Marie Vassilieff et sa cantine mais pas Marie Vassilieff artiste. Je trouve que c'est un joli résumé des problèmes des artistes femmes qui ont été souvent reconnues de leur vivant mais ensuite ignorées ou oubliées.

Où votre engagement prend-il sa source ?

A l'origine, j'ai porté cette question car, au fond, elle est liée à mon histoire personnelle. Je suis arrivée à l'Ecole normale supérieure la première année de la mixité. J'ai donc vécu l'ouverture aux filles mais c'était dur car il y avait toujours cette question : « Les femmes, qu'est-ce que vous faites là ? ». Ensuite, je suis partie faire mes études aux Etats-Unis où j'ai eu accès aux *gender studies* qui, à l'époque, n'existaient pas en France. Ça a été une vraie révélation intellectuelle. Et comme j'étais intéressée par l'histoire de l'art, j'ai suivi des cours sur la non-représentation des artistes femmes et des Noirs. J'ai commencé à lire tout ce qui concernait le sujet.

L'exposition elles@centrepompidou a été le véritable tournant ?

En 2003, quand je suis entrée au Centre Pompidou en tant que conservatrice, j'ai d'abord poussé pour l'acquisition d'artistes femmes et, en 2007, j'ai proposé au directeur de l'époque, Alfred Pacquement, l'exposition *elles@centrepompidou*. A cette occasion, je me suis rendu compte que le plus gros problème était le manque de documentations sur les artistes femmes. Même si elles avaient été célèbres, elles n'avaient pas de matériel critique. J'ai donc pensé à faire un site internet afin d'y rassembler des ressources. A Paris, l'exposition a rassemblé 2,5 millions de visiteurs, c'était énorme. Cet événement a complètement bouleversé ma vie professionnelle, ce qui m'a fait prendre une décision radicale puisque j'ai rompu avec la voie tracée d'une carrière au musée et j'ai décidé de passer dans un monde politique – au sens grec du mot « polis » – c'est-à-dire dans un monde qui discute, qui rend public. AWARE c'est un outil qui transforme.

Dans quel sens ?

Dans le sens où AWARE va au-delà de l'histoire de l'art. L'association a

une dimension anthropologique. Aujourd'hui, nous avons 1150 artistes ; on parle de leur œuvre mais aussi de leur vie. Avec #Meto, les gens ont compris la valeur de la parole des femmes. Ça a été très important car le site internet AWARE, c'est souvent une révélation : sur le nombre des artistes femmes, leur appartenance à des avant-gardes, leur difficultés... Les musées commencent à traiter cette information, afin de redéfinir les mouvements de l'histoire de l'art en prenant en compte les femmes. La prise de conscience s'accélère du point de vue du marché aussi. Je dis souvent que je suis assise sur une source intarissable. L'idée est en effet d'écrire une histoire qui remonte beaucoup plus loin que le XX^e siècle. Et pour moi, personnellement, c'est aussi la volonté de laisser un héritage. AWARE est unique au monde.



© VALÉRIE ARCHENO

Sur l'inessentiel Sur la vanité des pétitions Et sur les épiphanies de Charles Dantzig

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Les indignés pétitionnent, les offensés contre-pétitionnent, les opportunistes se positionnent, et le public se désabonne. La course en rond en ce mois de janvier d'une minuscule partie du milieu littéraire qui cherche à exister, à tout prix et toute honte bue, ne mérite pas tant d'encre. Sinon à souligner peut-être que pendant que l'on chasse l'écrivain à succès en terres parisiennes, des écrivains ukrainiens, américains, irlandais, russes, européens, chinois, indiens, malgaches, zimbabwéens, sénégalais, libyens, tunisiens, irlandais ou croates, s'attellent à dépeindre la lutte pour la démocratie, la survivance de l'individu en guerre, ou le drame de l'exil. Dont acte. On sait à Paris, se détourner avec art de l'essentiel.

Mais là où je rejoins nos amis pétitionnaires, c'est que l'essentiel n'est pas tout. Et que derrière l'éléphant dans la salle, il y a autre chose : une fleur, un bon mot, un murmure d'amour. Ou, tiens, un homme endormi sur un banc du Luxembourg. Un homme qui ne sait plus ce qu'il est, où il va, en quoi croire, surtout pas en lui-même. Il s'appelle Victor, il n'a aucune envie de rentrer chez lui, il est un peu ivre, se promène dans un jardin qui, en ce soir d'été, semble lui appartenir. Il se penche sur le bassin, observe les carpes et murmure : « C'est effrayant ces carpes. Ça tourne lentement, c'est gluant, c'est comme les angoisses ! » Victor, comme l'écrivain qui l'a engendré, a le septième sens de la communication animale, et marche à travers les différentes dimensions de l'univers qui l'entoure. Et pour cause, il cherche la substance de son prochain livre, seule possibilité pour lui de demeurer à flots. Ce soir-là, il traverse une épiphanie d'alcool et de littérature : « J'ai un sujet ! En somme, je suis Paris ». Puis il continue, marche dans ce jardin qui semble un décor levé pour lui, il croise un chat, un homme qui se masturbe, il tourne en rond lui aussi,

cherche toujours à échapper à la défaite qui le guette : « le mot le plus atroce, presque. Ma devise : trop tard. L'expression la plus vaine : à l'aide ! Victor, où est ta victoire ? » La solitude de Victor, sa joie et son abîme, la persistance avec laquelle il se dirige nulle part, font de ces quelques pages, un moment extrêmement puissant. Victor rejoint la famille des personnages de Beckett : lui aussi échoue, essaie encore, et échoue mieux, comme le murmure la voix de *Cap au pire*. Cette lutte intérieure et continue se joue dans la ville du jeu et du hasard, la ville de l'ironie et de la cruauté, du ricanement et de l'extase, la ville qui en a tant vu, et qui en réclame encore, ogresse somptueuse et avide qu'est Paris, dans ce livre intitulé, *Paris dans tous ses siècles* (éditions Grasset). Victor n'est pas Paris, il en est une de ses créatures, comme Puck est engendré par la forêt de Shakespeare. Il n'est d'ailleurs qu'un parmi d'autres dans ce roman qui narre les instants d'individus, humains ou animaux, qui, pris dans leurs rêves et leurs illusions, se débattent parmi les spectres de l'histoire et de l'imaginaire parisiens. Ce n'est pas vraiment ça mais peu importe, ce livre échappe à toute définition : il y a un rat qui ressemble à un sénateur repu, un teckel trop fin pour la compagnie humaine, un chat qui méprise les hommes, et un éléphant qui s'offre un rôle sensationnel à Bastille. C'est une parade qui joue un air fantasque sur une gamme mineure. Un conte grotesque qui penche vers l'épopée mélancolique. Le tout exalté dans cette longue scène finale du jardin du Luxembourg, sommet du livre, qui voit Victor à la recherche de son ombre, et d'une possibilité de continuer. Je ne vous dirais pas comment *Paris dans tous ses siècles* se termine. Dans quelle vérité, dans quel leurre. Et quelle issue nous offre l'écrivain, qui sait qu'il doit toujours en offrir une. Charles Dantzig croit à la beauté, on le savait, ce livre l'affirme avec majesté.